

LANIER, J., *You Are Not a Gadget*, New York, Knopf, 2010, 240 p. et LANIER, J., *Who Owns the Future*, New York, Simon & Schuster, 2013, 448 p.

Jaron Lanier, chercheur en informatique de l'université de Berkley en Californie, est un des pionniers des recherches en matière de réalité virtuelle. Il a fondé des start-ups qui font à présent partie de grands groupes comme Google et participé à la conception d'appareils largement diffusés comme le Kinect de Microsoft (caméra qui permet de filmer son environnement en 3D et de l'inclure dans une simulation numérique).

Dans *You Are Not a Gadget*, paru en 2010, Jaron Lanier effectue un plaidoyer – largement étayé par son expérience des acteurs et des entreprises de la Silicon Valley – qui vise à mettre en garde le lecteur à propos de deux points essentiels : l'identité individuelle et l'économie globale. Le premier point touche surtout à la question de la standardisation des modes de présentation de soi induite par l'utilisation intensive de réseaux sociaux et d'une exploitation quantitative des données qui tend à effectuer un amalgame des informations collectées. Le corollaire de ce Web 2.0 est que, selon Lanier, la notion de personne est redéfinie par les programmeurs et les usagers se plient à ces définitions imposées par le code – dans son dernier ouvrage (*Alone Together. Why We Expect More from Technology and Less from Each Other*, New York, Basic Book, 2011) Sherry Turkle donne ainsi de nombreux exemples factuels de modes de présentation de soi fortement influencés par des outils numériques.

Le fil d'Ariane de l'ouvrage est l'exemple du MIDI (Musical Instrument Digital Interface) : l'auteur a contribué à son développement dans les années 1980 et l'a vu se répandre massivement au point d'être un protocole mondialement utilisé pour créer de la musique. Ce protocole de programmation a été élaboré pour connecter des instruments électroniques à un ordinateur. Pour ce faire, les programmeurs ont arbitrairement défini ce qu'étaient une note de musique et un rythme.

Revenir sur ces décisions arbitraires de départ est désormais presque impossible car il faudrait changer l'ensemble des programmes existants, qui nécessitent pourtant de demeurer interopérable pour fonctionner. Un choix de programmeur tend, quand son programme est largement utilisé, à devenir une norme incontournable. C'est ce que l'auteur nomme le « lock-in syndrom ».

Par ailleurs, en même temps que s'opère ce processus réductionniste, se met en place un accaparement progressif des données produites par des « seigneurs du cloud », qui sont les possesseurs des serveurs et des écosystèmes numériques (Amazon, Google, Facebook, etc.). La copie massive largement avalisée par le mouvement du logiciel libre contribue à appauvrir les musiciens et à enrichir les hébergeurs et les fournisseurs de données.

Pour Lanier, nous ne devons pas devenir les appendices d'un système numérique qui créerait de la valeur à notre détriment. Nous ne devons pas accepter la réification qu'impose l'idéologie de « l'esprit de ruche » et nous laisser réduire au rang de « gadgets », sidérés par la toute-puissance de nos artefacts techniques et de héros quasi messianiques « à la Steve Jobs ».

Selon l'auteur, la Silicon Valley est actuellement totalement imprégnée par une idolâtrie de la technique. Cette idéologie considère que l'outil technique détermine des changements sociaux qui contribuent à un monde systématiquement meilleur. Jaron Lanier y voit certaines analogies avec l'idéologie marxiste, au point de désigner les thuriféraires du numérique comme des « cybernetic totalists » qui veulent transformer la société avec le numérique et les « digitales maoïstes » qui refusent la hiérarchisation entre les humains et les machines, les plaçant *in fine* sur un pied d'égalité.

Le point d'orgue de ces idéologies, c'est la croyance en la Singularité, nouvelle parousie eschatologique considérant que les ordinateurs vont devenir plus intelligents que nous et nous aider à gagner une santé parfaite, voire l'immortalité. Cette religiosité « anti-humaine » conduit à

considérer l'humain comme un maillon faible et remplaçable, ce qui, sur le plan éthique, légitime la destruction progressive de pans entiers de nos sociétés.

Dans son second livre, *Who Owns the Future* (2013), Jaron Lanier développe davantage le second point déjà abordé dans *You Are Not a Gadget*, concernant le versant économique de son analyse du monde numérique tel qu'il se met en place. La première moitié du livre consiste en une dénonciation des abus, potentiels comme avérés, d'une mise en réseau et de la robotisation incontrôlée des acteurs de pans entiers de l'économie mondiale. La forte perte de rémunération des acteurs de l'industrie musicale menace à présent l'activité postale, la presse, l'hôtellerie, l'édition de livres, mais aussi les transports (avec les réseaux de voitures sans pilote), le droit et même la médecine et les petites universités (en raison du développement de systèmes experts de plus en plus performants et alimentés bénévolement par les contributeurs).

Le point nodal des deux livres se situe ici : les utopistes du logiciel libre comme les magnats capitalistes de l'Internet forgent mutuellement un monde qui détruit plus d'emplois qu'il n'en crée. Les rémunérations financières dans ce nouveau système s'effectuent au coup par coup pour les auteurs et les travailleurs : par exemple, chaque spectacle d'un artiste le rémunère alors que la diffusion de ses disques est de moins en moins rentable pour ce même artiste. Le travail collaboratif rémunère ponctuellement, mais le gros de la valeur ajoutée bénéficie essentiellement aux possesseurs des serveurs que Jaron Lanier nomme « siréniques » (ces serveurs sont comme des sirènes qui attirent l'information volontairement donnée par les utilisateurs). Le problème de ce mode de rémunération économique réside dans le fait que l'ensemble des risques pèse sur les épaules des contributeurs (qui peuvent tomber

malades ou doivent pourvoir aux besoins de leur famille) alors que la majeure partie des bénéfices s'accumule sans risque pour les possesseurs des serveurs. Instagram a ainsi été vendu à Facebook pour un milliard de dollars alors que l'entreprise (fournissant une application de partage de photographies sur le web) n'employait que treize personnes.

Who Owns the Future, dans sa seconde partie, tente de proposer une alternative pour éviter la destruction de l'ensemble de la classe moyenne. Jaron Lanier propose de substituer à cette logique monopolistique du « winner takes all » une logique de micropaielements qui rétribueraient chacune de nos contributions numériques au réseau mondial. Pour ce faire, Jaron Lanier cite les travaux de Ted Nelson qui fut le premier à conceptualiser un réseau mondial d'information. Celui-ci a initialement proposé une traçabilité complète des contributions qui, pour Lanier, servirait de base à une rémunération individuelle de chaque acteur. L'auteur évacue toutefois la question de la surveillance globale que cela induirait en constatant que cette gigantesque surveillance est déjà en place, mais reste l'apanage de certains services de renseignements.

Jaron Lanier insiste sur le fait que l'avenir est imprédictible et que certaines prises de décisions, tout comme certains engouements, peuvent modifier également en bien l'économie émergente du point de vue d'un bénéfice collectif. Le monde économique appartient de plus en plus aux « seigneurs du cloud », mais une démocratisation des revenus du numérique est toujours possible.

Maxime Derian

ISCC

CRPMS

Courriel : <maxime.derian@gmail.com>